

# VENUE

LA CHASSE AUX CHIENS COURANTS





# DEUX PIQUEUX DU PASSÉ

## II. Georges LEFORT

(1879-1957)

par le Baron de JANTI

En 1923, la vénerie de Bonnelles-Rambouillet, se monte en association, avec pour « chef » d'équipage la célèbre Duchesse d'Uzès, et sous la vice présidence de sa fille Symone, Duchesse de Luynes (1870-1946). Le Comité met fin à l'anomalie, dans une formation qui « laissait faire le Piqueux », de voir depuis vingt ans le Second mener. Armand, Piqueux-fondateur, 65 ans de service en Yveline, passe à l'honorariat avec cette discrétion de bon ton qui lui mérite déférence : il ne sera plus que « darboulain » en petite tenue bleue.

Le nouveau meneur de jeu sera l'un des meilleurs « hommes de cerf » du temps (500 F par mois et 50 F par tête), qui m'a ainsi résumé son curriculum vitae en 1948, en me communiquant son livre de chasse (les parenthèses sont de moi) : « Quelques renseignements sur ma famille » :

Mon arrière-grand-père était valet de chiens à cheval sous la grande Vénerie (porte-mousqueton et 1<sup>er</sup> valet de limier à cheval, à Chantilly, chez le Duc de Bourbon, 1828). D'après les Traités, nous sommes une des Dynasties de Piqueux les plus anciennes de la Vénerie.

Mon père, Edouard Lefort (1852-1937), fils du garde-chef du duc de Praslin à Vaux-le-Vicomte, valet de chiens à pied chez les Aguado, valet de chiens à cheval chez les Schneider, à 25 ans 1<sup>er</sup> piqueux de M. Paul Labitte, Lyons-la-Forêt, cerf et sanglier 3 fois par semaine, y est resté 24 ans où l'on a mis bas.

Il entre chez M. le Comte de Valon, à Chamant, pour chasser en forêt d'Halatte, où il est resté 22 ans jusqu'à sa retraite.



Pont-Sainte-Maxence — Chasse à courre — Les Piqueurs et la Meute

(Collection Baron de Janti)

Lefort à droite, souriant (rare), en tenue à l'ancienne, avec Loubet



J'ai débuté à 13 ans et demi avec mon père, qui m'a ensuite placé en Normandie au vautrait de M. Delanos.

Après le régiment, je suis rentré avec mon père valet de chiens à cheval durant 3 saisons.

J'entre second chez M. le Comte de Brigode, ici à Folembay (le « Lambrefaut » de « la Grande Meute », où il est décédé et inhumé), et après 4 saisons, je passe 1<sup>er</sup> Piqueux à 32 ans. J'y reste 20 ans, la forêt est dépeuplée en grands animaux, M. le Comte monte un vautrait, j'y fais une saison



(Photo Excelsior)

*Rambouillet - La St Hubert  
Le départ pour le carrefour des Paresseux  
(Noter le salut au public, et les chiens découplés,  
malgré la foule)*

mais cette chasse ne me plaisait pas. Loubet (Villers-Cotterets, ancien 1<sup>er</sup> du Comte de Valon après Edouard Lefort) me fait entrer au Rallye-Bonnelles où je reste 11 ans.

M. Pierre Vernes me demande de lui donner la main en 1935 pour monter son équipage, en 1939 nous avions 70 chiens au chenil. Depuis que le Rallye-Nomade est remonté, c'est mon fils Hubert (Folembay, 1908) qui en a la direction, avec moi garde-biches et valet de limier (ma dernière vision de lui est à une Saint-Hubert à Saint-Gobain, en petite tenue comme il sied, mais toujours belle prestance et autorité sur les « chiens d'ordre »).

En 1923, quand je suis arrivé au Rallye-Bonnelles, comme vieux personnel je n'ai gardé que Labranche (A. Simon, valet de chiens à pied depuis 1880), pendant 4 ou 5 ans. Comme second, Vole-au-Vent (Gillet, remplacé en 1929 par Dêbucher) ; valet de chiens à cheval, mon cousin Lempaumure (Gaston Lefort), valets de chiens à pied mon fils Hubert et Lajeunesse, 394 cerfs pris, n<sup>os</sup> 1704 - 2097.

Mon père et moi avons porté chez M. le Comte de Valon la tenue de vénerie de l'Empereur (?), tricornes, retroussis, trompe à la Dampierre, et comme valet à pied, souliers à boucles, baudrier et couteau (à une chasse costumée au château du Val j'ai vu les Lefort en tricorne et perruques Louis XV, qui leur allaient fort bien).

Quelques noms de bons chiens de change : Royalau, Jupiter, Dollar, Handicap, Villarceau, Versigny, Damoiseau, Dagobert, Boléro, tous chiens du Haut-Poitou, criants, ramassant une voie en plein cailloutis. Ah ! les bons chiens !

C'est au Piqueux d'étudier ses chiens, de vivre avec eux, car dans des forêts peuplées comme celles où j'ai chassé, il fallait les connaître pour donner satisfaction à ses Maîtres. Quand je suis arrivé au Rallye-Bonnelles, j'ai demandé 3 saisons pour mettre la meute au point : la première, j'ai pris 20 cerfs (avec Champion, chien muet, collier à sonnette) ; la deuxième, 38, et la troisième, 45 ».

(Signé) : Georges-Edouard Lefort.

Dans la pléiade des Lefort 1<sup>ers</sup> Piqueux, Hector chez Stern, Gabriel chez Desbordes, etc., le mien avait un cousin Georges, qui prêtait à confusion, 1<sup>er</sup> chez le comte de Valon, de 1911 à 1923.

Après la mort d'Armand, Edouard Lefort père a été un temps « Darboulain », avant de partir pour Marseille où il est mort et inhumé, c'était un vieillard très courtois.

Parti le gentil et brouillon Larosée, et s'il est vrai que le règne d'un Lefort marque l'apogée d'un équipage, était venu pour Bonnelles le temps de la grandeur et de la chasse savante. Lefort pratiquait le courre du cerf à la perfection, il créançait admirablement sa meute, qui continua à lui faire honneur après son départ. C'était un homme au masque rude, mais avec de la prestance et de nobles façons, dur pour lui comme pour son personnel et pour ses chiens, qu'il aimait et chatiait bien. C'était un de ces piqueux de grande école, qui ont heureusement laissé survivance à une



époque où cette race est en voie d'extinction, et où force est parfois de recruter « les hommes » parmi « les cochers ».

Il ressuscitait dans la forêt royale et impériale de Rambouillet, les prestigieuses traditions d'antan, auxquelles la Duchesse d'Uzès, malgré ses originalités « Verseau » (dans sa voiture de louage, elle montait sur le siège, à côté du cocher, à la réprobation manifeste de sa petite-fille Emmanuela de Luynes) était très sensible. Et elle et lui avaient la même énergie.

Si Lefort traitait les Duchesses en souveraines, dans le feu de l'action, les principaux personnages n'avaient plus guère droit qu'à un « M'sieur Leduc » expéditif et claquant aussi sec, parfois, qu'un « rentre en meute ».

Ses égards n'allaient qu'aux vrais veneurs, qui venaient « faire le bois » avec lui, Vibraye surtout, Pierre Vernes et le futur duc de Brissac.

Le protocole n'avait rien perdu de son intransigeance : je revois la moue narquoise de la duchesse de Luynes, qu'un hôte de marque avait, par inadvertance, appelée : « Princesse ».

Dès le rapport — à la Duchesse d'Uzès seule — le ton était solennel : « Mon chien me donne un

bon cerf à... — Mme la Duchesse voudra bien excuser — à « La queue de Cochon » (bois de Dampierre). La façon dont Lefort à cheval sollicitait du chef d'équipage l'ordre de départ, était tout à fait royale. Même les compte-rendus dans la presse locale du « Grand Veneur », le comte Edmond de Vibraye (1875-1936) tournaient à l'épique sans tomber toutefois, il faut le souligner, dans les sublimations amusantes de temps récents.

Malheureusement, les Eaux et Forêts s'obstinaient alors dans une théorie allemande depuis longtemps abandonnée par ses auteurs, et selon laquelle la tolérance des grands animaux devait comporter 3 biches pour un cerf. Cela ralentissait l'attaque savante de Lefort, avec rapprocheurs — la seule convenable au Cerf — au point que le duc d'Uzès s'écriait parfois : « Vous venez, Vibraye, on fait tout découpler » ?.

C'est pourquoi il y a eu des « meute-à-mort, tambour battant, train fou », sur... des daguets, bien souvent.

Le suiveur qui aurait dit « deuxième tête » (seconde), ou « sonner la compagnie » (l'accompagner) sur une harde, n'aurait pas été réinvité.

*Rambouillet - Dernier « Lundi de Pâques » - Lefort, la duchesse d'Uzès, et sa petite-fille Yolande de Luynes*

*(Collection Baron de Janti)*





Dans un hourvari, une cavalière s'écrie : « Piqueux, le cerf recule » ; alors Lefort, sarcastique : « Il « recule » ? Mais il va se casser la g... » !

Lors d'un forlonger de fin avril, le « mulet » avait 3/4 d'heure d'avance lorsqu'il vint définitivement battre l'eau à l'étang de la Tour, où les gens se portèrent ; quoique prévenu, l'équipage poursuivit imperturbablement son rapprocher dans les Yvelines caniculaires.

Toutefois, Lefort s'apprêtait à rameuter la queue des chiens pour accélérer le train, lorsque la Duchesse de Luynes, qui était pourtant une Dame charmante, piqua une de ces colères qu'elle avait héritées de sa Mère : « Vous croyez-vous dans un vautrait, au cerf vous devez arrêter la tête ». Ce qui fut fait, et le mulet et le public durent patienter pour voir la chasse apparaître à l'étang.

Le baron James de Rothschild, qui avait métamorphosé son Rallye-les-Hogues en un splendide équipage motorisé, restait très attaché à la forêt de Rambouillet, où il venait fin septembre mettre sa meute en haleine sur quelques sangliers et cerfs. Pour les autochtones, l'extrême gracieuseté de ce veneur du pays, et le charme de sa ravissante épouse (avec laquelle je partageai les honneurs du 1872<sup>e</sup> de Bonnelles) faisaient pardonner un luxe inouï (il avait dans son personnel, Hubert Batiot dit « La Rosée » fils). Le 10 octobre 1931, les honneurs à de très jeunes enfants, Monique de Rothschild et Bertrand Vernes.

La rapidité de son courre motorisé, permettait même au dynamique Baron de rallyer Bonnelles ensuite.

« L'Isle-Adam, prise en 1 h un quart, les honneurs à S.A.R. la Princesse Eugénie de Grèce (2 chiens, Khédive et Spécimen, tués par une auto). A 3 h et demi, assisté et sonné à la curée de l'équipage de Bonnelles ».

Eblouis, Lempaumure et Hubert désertent ; Lefort aura pour second successivement deux Lafeuille : le premier, venant de Fontainebleau et fils du grand Courtault de Lebaudy, avait une excellente présentation et une trompe très pure ; le second, le vendéen Gabriel Guitton, venant de Montpoupon, a laissé des regrets, et beaucoup plus tard, alors qu'il menait « en représentation » à la place d'un piqueux malade, nous a valu un « grand-galop - bien aller » sur l'étang d'Hollande, digne du vendéen La Rosée.

Fastueux à la chasse, en toutes occasions (je l'ai vu, devant moi seul, donner 200 F à un garde

particulier qui le sauvait du buisson-creux, en une fin d'avril torride), Lefort l'était dans toute sa fonction, qu'il prenait avec autorité et respect.

Il m'est arrivé d'amener à La Celle, à l'improviste, une altesse ou un ambassadeur pour « la soupe des chiens » et de trouver un Lefort impeccable, menant « la cérémonie » avec des grandes façons dignes de la duchesse d'Uzès et du noble manoir où elle avait fixé son chenil.

Quant au spectacle de Lefort, chassant dans ses chiens d'ordre, et les menant en paquet à l'hallali, même au clair de lune quand l'attaque d'octobre avait été tardive, même après 35 km de débûché depuis Monthéry sous une pluie diluvienne qui lavait la voie, même un 30 avril tropical dans la cohue motorisée d'un « 2000<sup>e</sup> » officiel, c'est inoubliable.

« Le piqueux maigrit », me disait-il en fin de saison, quand son vieux cheval « Rod » bronchait,

On a parfois besoin d'un plus petit veneur que soi : tandis qu'il surveillait le travail du gros de ses chiens, je piquais parfois avec la tête et il m'est advenu de lui faire dire qu'elle avait porté bas son cerf...

C'est avec mélancolie que j'ai jeté un coup d'œil sur la copie de son livre très honnête de grand piqueux : pas d'esbrouffe là-dedans, pas de record cherché, souvent « pas pris, mais jolie chasse ».

Pourtant, les temps changeaient : les braconniers s'en donnaient à cœur joie et je me souviens, un jour où le cerf avait terminé son hallali dans un collet, de la colère de Lefort de voir l'auteur présumé du méfait, venir pleurnicher près de « la bonne Duchesse » pour avoir un morceau de cerf, qu'il eut.

Un cerf tiré dans le débûché de Dourdan « au nez des 43 musiciens qui le serraient de près »...., un cerf longuement rapproché et trouvé mort, et on lui avait enlevé la tête !

On n'attaquait pas au brâme ; il y avait 5 chasses d'entraînement en octobre, à 11 heures (heure d'hiver, 11 h et demi fin février, midi, avril), les chiens n'étaient pas mis en haleine avant l'entraînement, mais n'étaient jamais dessolés. A la Charmoie, que Lefort redoutait, on déhardait sur 10 cerfs, puis on frappait dans 40 animaux, puis cela battait au change dans 30 animaux...

L'académicien G. Lenotre, qui suivait en voiture, trouvait « napoléonien » le monocle d'Edmond de



Vibraye « parfait gentilhomme autant que veneur expert » et se demandait si, à force de vivre dans les meutes, une lignée de piqueux ne devrait pas finir par ressembler à ses chiens ?

Sans jamais avoir rien constaté de pareil, je dois avouer avoir été sujet à une curieuse hallucination.

Il s'agit du valet de chiens « Fanfare » (1929) revenu à Bonnelles comme 1<sup>er</sup> piqueux « Daguet » (Robert Socquet, 1913) et qui avait tellement les allures du grand Lefort que l'ombre de ce dernier m'a semblé présider à la prise du 3000<sup>e</sup>.

Cela me remémore le suspense du 2000<sup>e</sup>, avec une chasseresse qui se tenait pour « âgée mais non vieille » et à laquelle on s'empressait tout de même de faire les honneurs pour le 1800<sup>e</sup> et pour son 80<sup>e</sup> anniversaire, et avec un piqueux qui, malgré son intéressement à la réussite, se satisfaisait loyalement d'un « pas pris, mais bien chassé ». Indifférent aux personnages « honorés », Lefort notait dans son journal le bon chien du Courre, Télémaque, Entraîneur, Radiateur qui a été tué, ou, après « un parti formidable de 4 h et demi, ce pauvre chien Talher ayant fait toute la chasse, mort de congestion aux abois, il sera regretté pour la finesse de son nez comme rapprocheur ».

Lefort avait même voulu « crâner » à la chasse populaire du Lundi de Pâques, mais fut menacé d'être jeté dans l'étang de la Tour l'année où il vint annoncer qu'il avait savamment manqué ; dorénavant, s'il prit correctement, il y avait en

réserve un cerf tiré d'avance, en cas de mauvais chasser.

La saison où le 2000<sup>e</sup> devenait en vue débuta affreusement (forêt à blanc d'eau) et se termina triomphale (47 prises sur 57 découplers). La Duchesse d'Uzès montait toujours à 86 ans, par tous les temps, et puis un refroidissement pris à Paris, l'emporta ; l'équipage, qui la tenait pour immortelle, en fut anéanti. Lefort parut désormais trop grand, son franc-parler un peu brutal avait choqué certains, et surtout la motorisation s'amorçait, qui exigeait l'économie d'un personnel quelconque.

Le grand style Lefort passa au Rallye-Nomade, ses merveilleux chiens chassèrent tous terrains dès la création, notamment en Fontainebleau, à travers tous les éboulis de rochers de Belle-Croix à Arbonne.

Je me retrepai dans ce panache, voici quelques années, à la Saint-Hubert dans ce haut lieu de vénerie qu'est Folembay.

A la curée vraiment royale, on sonna la belle fanfare composée par Lefort (et qu'il avait bizarrement intitulée : « La Mimosa »).

Energique comme le remarquable Piqueux, accompagnée des abois qui lui étaient chers, elle portait sur sa tombe proche le salut de ses traditions toujours vivantes ; et ma modeste présence y joignait l'hommage et le regret de l'Yveline qui se souvient.

Pierre de JANTI.

Fontainebleau  
Le Rapport à Belle-Croix.  
M. Pierre Vernes, le marquis du Vivier, le général d'Humières et l'auteur.

(Photo Seeberger)  
(Collection Baron de Janti)

